Out milé peu à peu le sang dont to maltrais. Et jalonné de leurs codovres L'âger chemin. Sens brûler en ton ceur la fièrre de leurs passions. Sens groudre en ton ceur l'orage de leurs vouloirs, Sens clamer dans ton ceur l'orage de leurs d'ésir qui les jousses de voyge en voyges?

C'est du rythme de leur course que tu trépides encore. La soif des espaces altère leur descendant Comme elle enflamma le cœur ardent De nos nœuis cinglant vers les fles d'or . .

Béfene en tol l'ardent amour des chirs visages Pourauisie vainement sur la mer des Sirènea. La Chimère épaina toujours ceux qu'elte entraîne En d'éternois voyages. Vis dans la grande ville où l'univers déferte , Le ponis du monde hat en elle. La tâche de tes jours, accepte-la gaiment ; Le soir, autour d'une tasse de citronnelle, Parle avec quelques vrais amis , et si lu sens Qu'ane fièvre trop forte a enflammé ton sang. La saintagnable ('ogust sea, lara de marbre.

Ou bien sors dans la nuit sous le grand ciel blafard, Et les yeax aux étoiles dont le regard nous guide Vers on ne sait quels départs Dans les espaces Fantasmagoriques et vides Réve cancer le grand rève frémissant de la race.

ALEXANDRIE D'ÉGYPTE, 1913

# LA RÉUNION DANS L'EXOTISME®

L'exotisme! son origine, messieurs, se perd dans les âges avec celle de l'homme. Il est né de lui, c'est un effort de sa pensée, que dis-je? un instinct que des siècles de sédenlarisme n'ont pu atrophier.

Autrement dit, l'homme est un errant de nature. Une poussée atavique l'a toujours incité à porter sa tente vers les espaces larges et libres que son imagination illumine des couleurs les plus éblouissantes.

D'abord instinctive, l'exode humaine petit à petit devient refléchie; la curiosité aiguillonne, elle fouette les énergies, et les relations des voyageurs enthousiastes — première étape de l'exotisme! — créent un échange d'idées, de souvenirs, qui élargissent le cercle du monde connu et posent les premièrs jalons des grands périples...

Ainsi donc, messieurs, par la tradition orale d'abord, par fécrit ensuite, se crée et se diffuse une littérature «exotisque» dont les productions iront de la fantaisie didactique au réalisme précis, au document scientifique de l'époque notuelle.

J'ai-pensé qu'il serait intéressant pour nous, qui eumes le privilège de naître sous le ciel parfuné de «Tile des poétes», de rechercher avec le plus de synthétisme possible — la stalle que Bourbon a occupée dans l'histoire littéraire de la France.

## I. - LES ORIGINES-

Découverte historiquement (1) au XV<sup>∞</sup> siècle, en 1545, Bourbon dans son édenisme ne devait pas tarder à provoquer l'enthousiasme de ses visiteurs. Les colons dans leurs eltres vanièrent les délices de cette terre paradisiaque on la vie coulait, frugale et quiète, partagée sans fatigue entre la chase et le repos. L'Europe connut ainsi dans les familles l'existence d'une terre lointaine où flottaient les couleurs nationales, et des courants réguliers d'emigration devaient bientôt y pousser des hommes intrépides...

Ces relations de voyageurs et de colons marquent les debuts d'une littérature exotique réunionaise; elles n'ont plus de mos jours qu'un cachet historique, ne nous y attardons pas outre mesure.

and the state of

### II. - LE XVIIII SIÈCLE.

Ce n'est, à bien voir, qu'au XVIII<sup>nst</sup> siècle que Bourbon entra de plein pied dans le concert littéraire de la métropole. Deux poètes l'y représentaient, deux élégiaques selon la mode du temps : Parny et Bertin.

...

PARNY. — Auteur de poésies galantes d'une forme élégante, au sentiment exalté, Parny goûta peu cette nature tropicale sous l'opulence de laquelle se cachèrent les pudiques amours de Paul et de Virginie. L'amour parlait bien plus à ce gentilhomme et il sut trouver dans la grâce d'une compatriote un motif élégant d'inspiration (1).

Il a cependant dépeint les fruits de son ile natale, sensualisme qui seyait bien à ce galant épris de marivaudage. Vous citerai-je ses vers ?

« Sur le côteau l'atte pierreuse

a Livre à mon appétit une crême flatieuse ;

a La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur;

« La banane jaunit sous la feuille élargie ... « La pêche croît aussi sur ce lointain rivage.

« Et, plus propice encor l'utile cocotier

Me prodigue à la fois les mets et le breuvage.

. .

BERTIN. — Un autre poète de Bourbon, au vers élégiaque et tendre, Bertin, devait lui aussi s'illustrer par ses amours pour une « sultane » de son pays.

Bertin prévalut sans doute bien plus par cela que par l'originalité de ses versoù se dilue une couleur locale attenuée;...

....

CHENIER. — A la veiille de la Revolution, la mode est à l'élègie. Ce geure sied à la mièvrerie de ce siècle passionné de galanterie qui s'attarde dans les salons sans prendre garde au couperet qui s'aiguise dans l'ombre.

André Chenier, voulant chanter l'île où naquit Madame de Bonneuil, prend son luth et module :

- « Bourbon ile charmante, Amphitrite ta mère
- « N'environne point d'île à ses yeux aussi chère
  - Berceau délicieux des plus belles mortelles,
     Tes eieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs,
  - Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.

<sup>(</sup>i) Bien avant Mascarehnas, des navigateurs arabes avaient touché notre Re. Les troveux de M. M. Jules Hermann, Marius-Ary Leblond (Madagsscar, etc., ne bissent aucun doute l'adessus. Mais cela remonte à la préhistoire

de l'île, aucune préciston n'est-possible de ce fait.

AZÉMA. - Un autre poète bourbonnais, Etienne Azéma devait lui aussi chanter son ile natale

s Et des palmiers en butte aux fougueux ouragans, »

Au contraire de Bertin et de Parny dont il fut contemporain, Azéma fait montre d'un sentiment expressif de la nature. Il a un accent emu et yrai lorsqu'il chante « les nuits des Tropiques »:

- « De sentir les parfums de la brise de terre a Qui se baigne en passant aux calices des fleurs.

On bien, un soir, sur la montagne, lorsqu'il médite à la manière d'Hugo; ou qu'il évoque la Beauté devant le sourire de son ile...

la saveur du terroir imprime à ses vers un cachet qui en grandit le charme. Il brosse un portrait de la femme créole - peinture fade, inexpressive, bien plus conforme au goût du siècle que conforme à la réalité.

Sans doute, messieurs, Azéma n'a pas eu l'inspiration puissante d'un Leconte de Lisle ou d'un Lamartine. Poète mineur, il ne prit jamas rang parmi les maitres du genre, Bourbon, de l'avoir chantée avec le plus d'émotion possible ? N'est-ce pas russi qualité suffisante pour que nous lui ac-

### III. - LE XIX SIÈCLE

« L'humanitairerie » de Jean Jacques Rousseau - formule d'un sentimentalisme inquiétant - devait étendre une infitence prédominante sur tout le XIX siècle. Elle ne pou-

cait, en tout cas, manquer d'impressionner l'idéalisme badin de Georges Sand.



GEORGES SAND. - Passionnée des choses de la nature, ardente et mystique, Georges Sand, sur les indications que lui donne Maillard, transpose sous notre ciel une idylle empreinte d'un profond sentiment de l'amour, mais émaillée de ces erreurs de détail qu'il était permis de commettre alors sur les pays hors d'Europe,

« Elle révait souvent des colonies » affirment Marius-Ary Leblond dans leur « Anthologie Coloniale ».



LACAUSSADE, - Avec Lacaussade, messieurs, se retrouvent les dons d'inspiration puisée dans l'ambiance du milieu.

Lacaussade a voué son art à Bourbon, c'est le seul thème auquel il se complaise. Son recueil « Poèmes et paysages » est un testament poétique de premier ofdre, « témoignage « dil-il, de mon admiration pour une nature incompara-« blement belle, et l'expression de ma gratitude pour mon « ile natale ».

Dans l'exil qui le tient loin d'elle, son souvenir s'envole

« Où les vents en passant embaument leurs haleines a

Et sa pensée s'infléchit - avec plus de mélancolie que chez Leconte de Lisle cependant - vers son enfance écoulée sous « le vieux toit bien caché sous nos arbres chéris »,

Sa poésic a le même sentimentalisme élégiaque que celle

de Lamartine. Mêmes élans de tristesse, même inquiétude mêlée de ce désenchantement qui marque d'un sceau spécial le chant des poètes. Comment expliquer, messieurs, Pombre qui voile le chant de ces illuminés ? Lacaussade se plaint de ce que

a L'illusion s'effeuille et le doute nous suit a

Eh l quoi donc, les contacts journaliers de l'existence avec ses déchirements, ses mensonges, teruiraient-ils la susceptibilité de ces esprits altiers? Leur « vie intérieure » ne pourrait-elle donc s'adapter à notre ambiance ?...

Au contact de la Nature cependant la voix de Lacaussade s'enfle comme une voile :

- « Au vent, à l'éclair, à la flamme
- « Mon âme en tes grandeurs t'acciame,
- . O! Nature, et grandit en moi. »

Et il se rappelle, à travers le passé,

« Une île où la nature

Pent au moins dérouler une page encore pure ;

« Une île au sol riche, au ciel tiède, où la femme « A des yeux de gazelle et des baisers de flamme, »

... Ah! qu'il serait doux, après les meurtrissures de la vie, après l'effeuillement des illusions, d'y cacher son mal, de s'endormir « loin du souffle ingrat des cités de la terre»!...

Encore un, messieurs que notre lle aura fait poète, de même que le génie de a cette ile aux montagnes sonores «(1) aura insuffle l'harmonie dans l'esprit de cet autre grand poète dont je vais avoir l'honneur de vous parler ; Leconte de Lisie! Ne trouvez pas étrange, messieurs, que je n'essaie de donner de l'ampleur à ces aperçus brefs où j'ai voulu synthétiser la part active qu'eut Bourbon dans la fecondation du talent du poète du « Manchy » et du « Bernica ».

Né de parents créoles sous le ciel éblouissant des Tropiques, dans une avenue de ce Saint-Paul qui, dans le passé, avait avec volupté goûté l'aisance; façonné, d'après la me thode rousseauiste, à l'école libre lien plus qu'à celle d'un maître, Leconte de Lisle dès l'enfance a modelé son âme sur celle de la Nature.

Lentement, avec cette persévérance qui est celle des forces inconscientes de l'être, la mémoire de cet enfant s'emplissait des paysages dorés de soleil, des « midis brûlants » dont le souvenir devait renaître en lui longtemps après.

La note crue de nos champs baignes de lumière; l'ombre séculaire des vergers où les arbres importés de partout font rèver de voyages et d'exil; la mélancoile reposante des crépuscules où la nuit tôt venue incline à la nostalgie — n'est-ce pas, messieurs, la gamme de tons chers au poète de » la Fontaine au lianes » et du » Manchy »?

Ces dons d'émotibilité discrétement voilée de pudeur, ce sensualisme qui, selon le mot si juste de Brunetière, « parle à l'esprit bien plus qu'aux seus »; cette douceur mêlée de grâce, caractéristique de l'âme créole — n'est-ce pas le fond de la toile ou

LECONTE DE LISLE. — On a tout dit de Leconte de Lisle. Brunctière, Faguet, Lemaître, Bourget, ont écrit des études magistrales sur l'auteur des « Poèmes antiques, barbares et tragiques ». Ici même, M. M ézières Guignard et H. Foucque, avec leur talent de conférenciers et leur autorité d'universitaires, ont apologié le maître parnassien et disséqué sa pensée.

<sup>(1)</sup> M .- A. Leblond.

<sup>.</sup> 

com un nuove frais de claire monssellne s

dans la cadence molle des Tellingas, la jeune fille de chez nous passe sous le dais symbolique du « manchy de rotin » !

La beaute de son île a pêtri son âme de lumière, elle l'a înitie à dévêtir la Beauté à travers le kaleidoscope grec. D'ailleurs, îl l'avoue à Rousset :

- Vous m'avez bien compris : mon ciel étincelant,
- « Mes beaux arbres, les nots de nos greves la « Ont laissé dans mon cœur leur souvenir brâlant,
- « Oui, J'éprouve loin d'elle des tristesses fatales. »

C'est à elle, à son île, que remonte sa pensée :

Oh! si je ne puis plus; sur tes bords grăcieux, « Quelque jour de bonheur, poser ma levre émue

s Du moins de tous mes mais les plus harmon

v le dirai tes attraits, o mon ile inconnact »

Toutelois, messieurs, une remarque s'impose: le souvenir du pays ne s'évoque pas chez lui avec la nostalgie de La-caussade. Ce sont des tableaux pleins de lumière que son ceil contemple dans la solitude et où l'esprit se retrempe aux heures de lassitude. Je ne citerai que pour mémoire «le Bernica», la «Fonfaine aux lianes », la « Ravine Saint-Gilles » etc.

De méme, c'est au sourire de la jeune fille créole, à son contact, qu'il a puisé la grâce sentimentale de ses chants d'amour. Elle berce en son cœur un rève inachevé, et pour elle, la jeune fille de son pays, sa voix tremblera d'une émotion mélée de recueillemes.

> \* Telle au jardin céleste, à l'aurore première, « La jeune Eve, sous les divins girofliers,

\* Toute pareille encore aux anges familiers,

« De ses youx innocents répandait la lumière. »

Et quand l'age aura incliné son front, à l'heure où l'âme, inquiête d'un lendemain fait d'incertitule et de vertige, se replie, rebrousse chemin à travers le résolu, n'est-ce pas encore la mélancolie d'un amour «idéalisé par la mort «(1) aui oindra de baume les gerçures de son cœur ?

a Les ans n'ont pas pesé sur la grâce immortelle s

bonfesse-t-il à mi-voix...

Et ainsi, messieurs, s'efface d'elle-même la légende d'un Leconte de Lisle « presque immédiatement métropolisé » suivant les termes de M. Pierre Mille. Pour avoir décrit, de condors, des juguars, et des éléphants, Leconte de Lisle souffre la critique sévère, maladroite, de M. Mille qui ose lui contester jusqu'à de l'originalité.

Mais le poète eut des défenseurs. Deux compatriotes sinscrivirent — Marius-Ary Leblond — qui dans une étude fouillée avec une minutie scrupuleuse, ont mis en relief l'influence aryenne de l'île natale, et la part que cette dernière occupe dans l'œuyre « relativement restreinte » du poète. (2)

Soyons en fiers, messieurs, il est peu d'hommes qui aient préses comme Leconte de Lisle le culte de la terre natile. Fils de Bourbon, il n'a pas dérogé au passige de la race, il l'a magnifié au contraire. Auréolons à notre tour sa mémoire de notre admiration reconnaissante.

. .

DAYOT. — Si Leconte de Lisle, messieurs, par l'elévation de sa pensce, nous a fait sentir les délices de la Beaute, Dayot, lui, fait passer dans notre cœur un sentiment d'angoisse mélé de pitié.

(2) Marius-Ary Leblond. Leconte de Lisle.

<sup>(</sup>l) (Méz. Guignard) - Leconte de Lisle.

SHE DE LA HEUSTON

Un sentimentalisme ardent, une nature passionnée d'émotions et de vie, — ces qualités recommandèrent toujours le poète de « la Hache » à la sympathie de ses compatriotes.

Sans forte culture classique, il s'est plu à chanter son mal — mal horrible qui devait le coucher jeune encore sous la tombe et parer sa mémoire de la lyre poetique et de la palme du marty. A 20 ans, messieurs!

« A l'âge où notre cœur s'embellit d'un regard, « L'âge où mourir n'est rien pour un haiser de femme... »

Dès ce jour, loqueteux, las, brisé, il replie son âme et la résignation ne lui viendra qu'après l'acceptation des grandes afflictions, des pires douleurs.

Dans sa detresse, sceptique, il garde intact le culte pour sa mère, « ange tutélaire », dont le front penche une ombre fraiche sur ce cœur désabusé, et pour la Muse à qui il confie le désarroi de son être. Il a foi en son Art:

\* La poésie allège

Toutefois l'aridité du sacerdoce n'implique nullement une claustration rigogiste, un repli complet de l'être : l'esprit a ses envolées malgré les clous du cilice. Dayot le sent. Aussi, dans une acctluite de son mal, homme après tout, il chante la vierge de son pays.

a Le cour prient et fine Posit mus comme un bonn toure

« Le suave sourire et la douce parole

a De son premier amour. »

La Nature elle aussi lui parle ; elle lui conseille de se résigner. Aussi chante-t'il l'île où

. La royale fougère suspend ses festons »

où « sur le flanc mousseux de nos montagnes » le palmier balance son panache dans les grands alizés. La splendeur de notre ciel l'emplit d'enthousiasme, et son amour pour le pays qui le vit naître se gonfle subitement d'une passion jalouse:

« La France, dis-moi, vant-elle ta patrie ? »

Ailleurs, dans son chant, percera la naïveté africaine de nos légendes, de cette épopée des « noirs marrons » qui est le fond légendaire de nos légendes... Pe Massoin! Cimandef! Anchaing! elfes de la terre créole, c'est voire voix que le poète réveille dans les échos de nos montagnes!

Dayot, messieurs, travaillait aussi à la peinture de nos mœurs à l'époque, déjà lointaine, où brisant leurs fers dans un sursaut de révolte, les esclaves couraient se cacher dans les forêts du centre de l'île. La mort le surprit en pleine tâche...

Talent d'ordre secondaire, Dayot se recommande à nous par le ton essentiellement créole de son rythme. Sa destinée malheureuse, son mysticisme, l'angoisse de son chant de cygne ne pouvaient qu'empreindre nos âmes de pitié. « Le Mutilé », la « Hache » sont à la note juste de notre sentimentalisme — n'est-ce pas à cela que remonte le secret de leur voque ?

Certains soirs, dans nos réunions de famille, les antiques cloisons de bois ne résonnent-elles pas de la plainte du poète de Saint Paul frappé si jeune par le plus horrible des maux? Comme son chant détonne douloureusement, redit par une voix de femme!

Dayot est par dessus tou! le poète du désespoir. Il est le bagnard marqué au front du sceau de la honte, qui se trouble devant autrui, rentre eu soi, ose se voir, et crie sa malèdiction au sort qui fit de lui un malade... un déchu!

Læ souffrance lui a donné un cachet, elle imprime à ses vers un souffle qu'ils n'auraient peut-être pas eu sans elle.

Un Dayot sain de corps, un Dayot non lépreux aurait-

il eu auprèz de ses compatriotes la vogue qu'une sympathie douloureuse conserve à sa mémoire à 70 ans de distance ?

S'il est vrai, messieurs, que la mort est un prélude, il n'est pas moins vrai qu'une des manifestations de l'immortalité est la survivance de notre pensée dans le souvenir d'autrui. Comme l'immortalité du bronze, de la loile, est froide devant cette perpétuation, cette perpétuite du souvenir!

Le poète Dayot jouit de ce prestige sous le ciel embaumé

de son ile natale.

BEAUDELAIRE. — Beaudelaire, dans ses «Fleurs du mal, » a lui aussi prôné la Créole :

a second at a should be brone enchanteresse

a Son teint est pale et chand ; la brune enchanter

e A dans le col des airs noblement manieres;

Grande et svelte marchaut comme une chasseresse

...

LÉON DIERX. — Le parnassisme de Leconte de Lisle, sa conception plastique du vers, devaient se retrouver chez un grand et tendre poète, compatriote et disciple du Maitre,

Ne à la Réunion Ini anssi, façonné dans son enfance à l'école de la Nature, Dierx devait garder un souveair fidèle à celle là doat le regard s'éclégint dans un souvierir. Cette pensée douloureuse chantera dans sa vie solitaire ; elle remattra au tard de l'âge, avec un impérissable parlum. Il ne s'en cache pas dans ses vers. (c. f. Janais)

Dans l'écrin de son cœur il garde jalousement le camée de cette Ophelie si tôt enlevée à sa passion, et à elle seule, malgré les sourires qui l'accueillent sur sa route, à elle remonte son souvenir: e Pour l'aimer dans mon âme à jamais, pour la voir e Aussi, de loin en loin, pendant quelques secondes e Où m'affluait au sang l'horreur de tous les mondes a

La pensée de cet amour déçu aux jours lointains de l'adolescence, comme elle lui fit sentir l'irréel de nos espoirs, l'éperdu de nos réves, l'incertitude de nos aspirations!

```
« Get idéal perdu que le hasard promène,
« Un jour, là-haut, bien loin de la douleur humain»
« L'étreindrons-nous enfin de nos bras, dans la paix
» Du bonheur, à l'abri du doute et de la haine? »
```

Dierx, pour bercer sa tristesse, évoque la jeune fille de son pays, image faite de beauté et d'élégance,

« Fille du mystère où le mystère émerge. »

Il contemple les cygnes, oiseaux symboliques

« Comme un reste glorieux de gloire immaculén. »

Et dans un souffle venu d'une de où le printemps fleurit, éternel, il écoute avec émotion le « chant grave et houleux » des filaos qui

Dardent vers le ciel leurs flexibles sommets ? a

Visions venues du révolu des temps, souvenances chères... pierres milliaires échelonnées sur la route suivie et que relient des tombes !...

Son œuvre, messieurs, est pleine de cette évocation du pays natal : lorsqu'il évoque » les flots des mers » ; lorsque, couché sur fherbe, il suit les « nuages » dans leur errance, ou qu'il prend plaisir à baigner son âme dans les yeux de Nyssia, n'en doutez pas, c'est à l'île natale que son souvenir remonte...

<sup>«</sup> J'ai vêcu pour garder ton temple en ma poitrine,

Ecoutous une fois encore, une dernière fois, le heurt des lames sur nos plages redit avec émotion par un poète aux inflexions tendres :

« Près des gouffres remplis des falaises brumeuses »

La vision se précise : C'est

- a & l'houre où le soleil, ainsi qu'un roi cruel
- « Qui veut parer de draps sanglants ses funérailles,
- a A l'heure où lentement l'ombre envahit le ciel a

# IV. - L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Un des faits marquants de notre époque sera, sans contredit, messieurs. l'élargissement soudain du monde occidental.

Terres de senteurs au temps passé, les colonies prennent de l'essor. Sous leur ciel fleurit la même pensée qu'en Europe, et un de leurs fils éminents, Joseph Bédier, voit s'ouvrir devant lui les portes du Palais Mazarin.

PIERRE LOTI. - Un autre Académicien français, Pierre Loti, dans un de ses beaux livres à la fois tourmentés et neufs, a noté l'impression que l'on éprouve sous notre ciel par

" Une petite rue triste, triste, hordée de maisonnettes colo-« niales basses sous de grands arbres ; au bout, la mer, va-« guement dessinée ; une impression de dépaysement, de loin-« tain exil - quelque chose comme ce que l'on devait éprouver « au siècle passé dans les rues de la Martinique et de la Réunion. »

M.-A. LEBLOND. - L'esprit scientifique du XXme siècle devait fatalement influer sur la conception du roman exotique dont la formule tend de plus en plus à allier la sensihilité à la précision documentaire, au détail vrai,

A ce genre, dès la première heure, se rallièrent les Leblond. Dans un style empreint de pittoresque, ils se sont attachés à peindre les sites de la terre réunionnaise, brouillant leurs toiles de couleurs vives dont la complexité de teintes crée une harmonie délicieuse...

A part un ouvrage ou deux consacrés à l'Algérie « pays de villégiature, » et un ou deux romans métropolitains, ils sont demeurés les écrivains de leur île natale.

« Peintres de races, » ils penchent un humanisme généreux vers ces « humbles populations » noires issues de « la confusion des races sur une ile étroite, »(1) au naturel naisible, qui trainent une existence miserable devant l'opulence de la Nature tropicale. Ils ont compris ce que l'Exotisme a de « social et d'altruiste en ce qu'il est une solidarité « par la sensibilité avec les autres races, dites inférieures, de

D'où des romans touffus, riches de coloris et de rythmes, où s'enchassent des thèses sur les problèmes sociaux de la société réunionnaise : le Zézère, la Sarabande, les Sortilèges...

Autant de tranches de la vie locale qu'il est utile de passer au microscope pour y chercher la génèse des instincts, leur processus évolutif, et aussi les moyens bons à capter ces vagues de forces qui se perdent faute d'une directive éclairée...

\* LE ZÉZÈRE. - Etudiant 1 · cas psychologique de Mariela-Boule dans une conférence faite à « la Jeunesse républi-

gret de ne s'être palat rapo é sous notre ciel.

caine, » (1) après avoir suivi les malaises de l'adaptation de

cette fille entre a la vice samuel.

La civilisation de la ville, toute neuve pour cette enfant, trop fortement dosée pour un être qui ne savait obeir qu'à l'instinct, a déformé chez elle le sens de la vie, l'a anuence a force de hearts et de contusions — à accepter comme une chose fataie une inferiorité intellectuelle et morale dans une sociéte nettement classée d'après la démarcation des races.

Apres mille souffrances, elle en arrive à la pire decheance sociale! Mais où rechercher, messieurs, les causes de cette déchéance si ce n'est dans le lourd agregat des influences ataviques, ethniques, lentement amassées depuis de iointaines générations et qui percent, avec une plus ou moins grande facilité, dans des cas précis?

Le Zezere de ce fait, n'est autre chose que la peinture violente, au couteau, du heart de l'âme indigène contre le dogme conventionel de la civilisation européenne!

\* LA SARABANDE \*. — La Sarabande, par contre, nous depeint la confusion de ces mêmes races dans la mêlee electorale. Les elections, sous notre latitude, revêtent, vous le savez, une physionomie singulière: la lutte d'idées dégénère en un choc de races, de pigments... en cette latte de classes dont soaffre milheurgisement inotre société coloniale...

Dans la Sarabande s'accuse encore l'antagonisme entre la société nobiliaire du pays, jalouse de sa tradition, et les défenseurs di projetamme prolétarien qu'anime un humanisme philanthropique...

«LEN SORTILÉGES ». — Mais ces mêmes races, opposiles dans leur individualité, peuvent sans froissement poutsuivre leur vie autonome à Bourbon, « comme isolées dans leurs patries respectives... » (2)

C'est sous ce jour que se présentent - les Sortiléges » où la sève noire déhorde, fataliste, sensuelle mais sans excès, égrennant une existence extatique à l'écart de l'élément européen dont elle ne peut s'assimiler le modus vivendi...

« EN FRANCE ». — Ailleurs, dans un volume qui reçut un prix de l'Académie de Goncourt, se dessine l'image de l'étudiant crede « passionné, élevé avec les principes de la « vieille société conservée presque intacte dans la plus loin-« taine province de la patrie ; c'est sa surprise violente devant « les conceptions nouvelles de la famille bourgeoise et les » mœurs libres des jeunes filles affranchies, »

Cet enfant du pays, qui, à l'âge heureux de l'adolescence, après l'étiolement des années de classe, part, connaît l'exil, nous le verrons à quelques années de là, parisianisé presque, égarer sa réverie à l'ombre des « Jardins de Paris », jusqu'au jour où, affranchi, mûr pour la vie de, la Ville suprême, il s'élancera hardiment dans » l'Espace »...

Bourbon, ainsi que vous le voyez, tient une grande place dans l'œuvre des Leblond. El horsqu'ils chantent la Creòle, leur langue revêt une sonorité pleine d'éclat, ils la chérissent à l'égale d'une sœur, et l'image d'Anicette et d'Eva Fanjane se précise devant eux comme un symbole de grâce et de tendresse.

Les Leblond, en s'attachant ainsi aux peintures de leur ile natale, ont trouvé la vraie formule du roman exotique, celle qui, par unheureux alliage de la précision documentaire à la sensibilité « doit obtenir à la fois le suffrage des artistes et l'attention des savants. (1)

V. - BOURBON " ILE DES POÈTES "

N'est-ce pas, messieurs, que notre île a trouvé un écho flatteur dans le chant des poètes ?

<sup>1)</sup> Jean Rodes

Elegiaques, romantiques, parnassiens, symbolistes, tous Font chantée! Ils ont vanté ses sites au relief accidente, son ciel où les muages à toute heure reflètent la moire des son ciel où les muages à toute heure reflètent la moire des etoffes, ses horizons où, dans la poudre d'or des soleils couetoffes, ses horizons où, dans la poudre d'or des soleils couchants. Fame se recueille dans une nostalgie paresseuse.

Ils ont vanté l'élégance de la race, la grâce aisée de la femme créole dont le parler langoureux vibre à l'oreille avec

des frémissements de harpe...

« O terre des palmiers, pays d'Eléonore, « lle des bengalis, des brises, de l'aurore! »

de quels noms suaves ils t'ont chérie, de quelle tendresse ils ont voilé ton souvenir dans leurs rêves !...

Et de ce fait, messieurs, ces grands devanciers ont imposé aux générations de l'avenir une tradition intellectuelle la « grande tradition créole, l'ai-je appelée — qu'il nons est un devoir de suivre pour le renom de notre petite patrie, tourelle avancée de la pensée latine dans l'Océan Indien...

Honneur à eux! Honneur à Bourbon!

PAUL BERG de l'Académie de la Réunion.

# HOTEL JOINVILLE

## ECOLE JOINVILLE

L'Hôtel Joinville et l'Ecole Joinville, deux maisons dotées d'un même nom princier et qui accomplirent des destinées opposées: à l'une échut, la mission d'abriterun café-restaurant, à l'autre, celle de recevoir une institution d'intellactuels.

L'HOTEL JOINVILLE, résidait près de la place du Gouvernement, dans l'immeuble qu'occupent aujourd'hui les bureaux des Messageries Maritimes, Restaurant très à la mode, journellement fréquenté par une clientèle de la ville et des quartiers, il dominait la rade peuplée de bateaux dont il recevait encore les marins et les voyageurs. C'est autour de ses tables de buvette qu'en 1848 après la proclamation de la République, faite sur la place du gouvernement, se groupérent les officiers de la garnison et ceux de la milice pour « trinquer » et baptiser, par acclamation, le café-restaurant du nom de « Hatet de la République. »

Ces bătiments agrandis, transformes, 'appropries aux besoins industrieis de l'Hôtel Joinville avaient autrefois fait partie de la maison habite par M. de Jouvancourt et qui, elle aussi, eut son heure mémorable. C'est dans son salon que se réunirent le 15 Février 1832, les députés de l'a Association des Fruncs-Créoles » venus des quartiers pour se joindre à ceux de SI-Denis et aller au Gouvernement réclamer du Chef de la Colonie la formation immédiate d'un Conseil Général composé de membres élus par les suffrages des citoyens. La présence de cette députation au Chef-lieu ne fut pas sans provoquer des inquiétudes. Après les scènes bruyantes de 1830 pour l'arboration du drapeau tricolore auxquelles il avait assiste, le Gouverneur Duvaldailly était fondé à redouter de nouveaux désordres et à prendre des précautions. Sous l'empire de celte crainte, il fit masser sur la place des pelotons de soldats et des artilleurs. Un canon fut posté près de l'Ho. tel du Gouvernement. Ce déployement de forces militaires n'intimidérent point les députés qui sortirent de la maison de M, de Jouvancourt à 3 heures de l'après-midi pour aller présenter leur requête au Gouverneur. Auguste Vinson habitant de Ste-Suzanne, orateur désigné, adressa à Duvaldailly une vibrante harangue qui remporta un plein succès, car a la date du 12 Avril suivant, le Pouvoir prenait un arrêté local. prescrivant la formation d'un Conseil général électif.

Cest dans l'emplacement où, s'élevait cette maison plustard remplacée par l'Hôtel Joinville, que se trouvait, au dehut de la création du quartier, la première éclise qui exista à St-Denis une modeste paillote, l'« Eglise St-Louiz, » Elleétait accessible par une petite rue qui porta son nom, la rue St-Louis, aujourd'hui désiguée sous l'appellation de rue Rontaunay. Suivant la tradition religieuse, l'eglise était proche du cimelière, également le premier que posseda St-Denis, et qui occupait le terrain représenté actuellement par la partie Sud du jardin du palais gouvernemental. Cette necropole recat les restes des premiers colons qui habitèrent le quartier.

Par ses édifices comme par son emplacement l'Hôtel Joinville héritait d'un passé historique inoubliable.

· L'ECOLE JOINVILLE, fut l'œuvre de M. Théodore

Droulet. Titulaire depuis 1838 d'une chaire de grammaire au Gollège Royal, il avait en 1841 donné sa démission pour fonder un établissement d'enseignement privé sous le nom d'a l'astitultion Droubet, » L'école avait son siège dans un immeuble qu'en cette même année il avait acheté de la succession Vve Joseph Béraud. L'emplacement était autrement vaste que celui qui existe aujourd'hui. Il comprenait plus de la moité d'un lot et avait pour limites; au N., la rue Ste-More; au S., la rue de la Fondaine; à l'O., la rue Ste-Moseph; et à l'E., divers petits emplacements privés. M. Drouhet avait fait construire sur ce domaine plusieurs bâtiments pour son institution qui était accessible par une grande porte grillée s'ouvrant sur la rue Ste-Marie, et par une petite entrée sur la rue St-Joseph.

Lorsque plus tard il fut question d'établir dans le pays une «Ecole prépardoire» pour les écoles spéciales de France, polytechnique, centrale, navale et militaire, M. Drouhet s'adjoignit M. Christophe également chef d'institution scolaire auquel il vendit la moite Sud de son domaine. Ils agrandirent, de leurs deniers communs, les bâtiments destinés aux élèves et placèrent ensuite l'institution sons le patronage du Prince de Joinville dout M. Drouhet avait sollicité la protection par la lettre suivante datée du 7 Novembre 1844:

> « A son Altesse Royale, Monseigneur le Prince de Joinville

### « Monseigneur,

« Une école qui ouvrirait à la jeunesse créole la carrière « de la Marine serait pour l'ile Bourbon un grand bienfait. « Au moment de donner à l'institution que je dirige cette marche spéciale, je considérerais comme une faveur précieuse « de pouvoir la placer sous la protection de votre Altesse Royale en prenant le titre d'Ecole Joinville. Sous de tels auspices, l'Ecole préparatoire de Bourbon deviendra bient tôt Honneur et l'espérance du pays. La Colonie toute entière applaudira à la démarche que je fais aujourd'hui tiere applaudira à la démarche que je fais aujourd'hui auprès de vous, et elle verra dans votre agrément une auprès de vous, et elle verra dans votre agrément une nouvelle preuve de voire intérêt si vif et si généreux que

vons portes à notre marine comme Prince et comme amiral.

« Dans ces sentiments, J'ai Thonneur d'être avec mon parfait dévoucment, Monseigneur, votre très humble et tres

obeissant serviteur.

### f. Droubel.

A cette adresse flatteuse, le Prince de Joinville fit répondre par un acquiessement ainsi conçu :

Secrétaire des commandements de S. A. R.

Mar le Prince de Joinville

a Tuiteries 16 avril 1845.

Monsieur,

Monseigneur le Prince de Joinville a reçu la lettre par laquelle vous lui demandez l'autorisation de placer sous ses auspice l'école préparatoire pour la marine que vous dirigez à Bourbon. Le Prince m'ordonne de vous répondre qu'il ne saurait qu'applaudir à cette direction spéciale dounée à l'institution dont vous êtes le chef et, pour seconder autant qu'il peut vos efforts, il consent tres volontiers à ce que vous donniez à votre école le nom d'Ecole

\* Je me felicite Monsieur, d'être auprès de vous l'organe \* de S. A. R. en cette circonstance, et vous prie d'agréer avec \* cette assurance, celle de ma considération la plus distinguée. \* Le Secrétaire des commandements de Mgr le Prince de Joinville.

A. Trognon. "

des la rentrée des classes en Octobre suivant, l'institution gouvrit sous la dénomination d'« Ecole Joinville, « Les deux directeurs réunirent autour deux des professeurs de mérite qui se chargèrent d'instruire spécialement les jeunes gens pour les écoles militaires et de marine de la métropole auxquelles ils se destinaient. Les élèves de latinité devaient statutairement être conduits chaque jour au Colège Royal pour recevoir les leçons des professeurs de lettres.

Entouré d'une grande vogue l'établissement qui compta jusqu'à 250 élèves, célébrait avec éclat sa fete annuelle de distribution des prix. Dans la salle élégamment décorée, se dressait le buste, du Prince de Joinville dont le piédestal corvait glorieusement étalé le prix d'honneur de l'école.

M. M. Droubet et Christophe commirent matheureusement la faute de sortir des limites du programme de leur École préparatoire, et de faire donner, chez cux, les leçons de latinité aux élèves, s'affranchissant par là de l'obligation de les conduire au Collège.

Le Collège Royale protesta contre ces empiètements. Des récrimitations surgirent de part et d'autre. La guerre était allumée entre les deux institutions. L'autorité dut intervenir et obliger l'Ecole Joinville à rentrer dans le cadre de ses attributions. Celle-ci préféra alors requiere à son privilège d'« École préparatoire à des études speciales » et reprendre le programme initiale de l'Institution Drouhet, ce qu'elle fit compaire par une lettre en date du 22 Decembre 1847.

Quelques mois plus tard, en Avril 1848, M Crivelli, proviseur du Collège Royal, obleand l'autorisation de partir en cengé pour France. Il fut remplacé à la date du l'e Mai 1848, précisément par M. Droubet qui amena avec lui de l'École Joinville les qualres professeurs licenciés, M. M. Chaniot, Remonard, Jugant et Foignet.

Les évènements s'enchainaient. Le Collège Royal allait encore le mois suivant, voir, par un arrété du Gouverneur Graëb en date du 22 Juin 1848 son nom être change pour celui de « Lugée de Ule de la Rémion ».

<sup>·</sup> La réponse parvint à M. Drouhet au mois d'Août 1845, et

1965

Avec l'entrée au Lycée des maîtres de l'école rivale, les fermeats de discorde ne se firent pas oublier. La présence de M Drouhet comme proviseur de l'établissement, avec son caractère autoritaire, souleva des murmures parmi les élèves et le personnel enseignant. Les manifestations d'hostilité chaque jour grandissantes se terminèrent par deux révoltes dont la première éclata dans les soirées du 27 et 28 Novembre. Les élèves sortis des salles d'études proférèrent des clameurs contre le proviseur : « A bas Drouhet! A bas Drouhe!! » méconnurent son autorité, brisèrent à coups de pierres les vitres de ses appartements. Aussitôt prévenue, l'Administration fit procéder à une enquête dont le soin fut confié au président de la Cour d'Appel M. Boscheron-Desportes, président de la Commission d'Instruction publique. Le temps donné à l'enquête permettrait d'attendre l'arrivée du Commissaire Général de la République dont la présence en villsuffirait, pensait-on, pour imposer le calme au Lycée. Le retouf de Sarda-Garriga à St-Denis, sa visite dans tous les quartiers de l'île achevéc, se fit à la date du 7 Décembre 1848

Une double haie formée par les troupes de la garnison et de la milier étéendait tout le long de la chaussée du Butor jusqu'au pont où stationnaient les Etats-Majors. Suivant la mode antique où les autorités allaient aux portes de la ville saluer et complimenter le général vainqueur, le Maire accompagné de tout son conseil municipal se transporta au devant du Commissaire Général de la Republique. Une salve de 13 conps de canon et la fanfare militaire annoncerent bientid son arrivee. Sarda-Garriga descendu de voiture sur le pont du Butor, appés avoir recu du Maire Gustave Manes, au nom de la Cité le salut et les compliments, passa la revue des troupes alignées sur la chaussée pour arriver à la rue de l'Est où il assista à leur défilé avant de remonter dans la voiture qui le conduisit au Palais Gouvernemental. Lá, debout sur le perron de l'Hôtel, il adressa une harange à la fouje massée sur la place.

Toule la magnificence de cette soleanité ne fit nullement impression sur l'esprit surexcité des élèves du Lycée. La jeunesse est imitatrice. Elle avait trop souvent entendu autour de la table familiale ou sous les varangues, le soir, raconter, avec un luxe de détails et de commentaires passionnés, les évenements de 1830 et de 1832 pour ne pas vouloir, elle aussi, jouer à l'émeute.

sion de se rendre à l'Ecole Joinville et de demander à leurs camarades de se joindre à eux pour la prochaine insurrection. Moins heureux que les délégues de l'Association des Francs-Créoles leurs députés ne purent obtenir la fraternisation des élèves de l'Ecole Joinville. La seconde révolte éclata, néanmoins, au Lycée à la date du 18 Décembre 1848 plus scandaleuse et plus ardente que la première fois. Sarda-Garriga pensa, par sa présence, par celle des soldats et des gendarmes placés dans la grande cour de l'établissement, calmer l'effervescence des élèves et ramener l'ordre. Il ne réussit point à les apaiser. Devant cette résistance, le Commissaire Général de la République, prit immédiatement, en Conseil privé, à la date du 19 Décembre, un arrêté par lequel il licenciait le Lycée, L'Administration chargea quelques jours plus tard la Commission d'Instruction publique de préparer une réorganisation de l'établissement. Un rapport que l'on attribuait à M. Drouhet fut soumis à Sarda-Garriga qui pril une décision à la date du 20 Janvier 1849 établissant officiellement cette nouvelle organisation. La réouverture du

Résidant définitivement au Lycée comme proviseur, M. Drouhet cèda la part qu'il avait dans l'emplacement et sur les bătiments de l'Ecole Joinville à M. Christophe, qui devint ainsi seul directeur de l'institution, L'établissement ne fit que décliner. A la date du 12 Juin 1855 M. Christophe vendit le domaine à un commerçant de la ville, M. Josephe vendit le domaine à un commerçant de la ville, M. Josephe vendit la la fin de la même année, le revendit à la comfaunc de St-Denis pour le prix de 35,000 francs.

Devenue propriété communale, l'Ecole Joinville se transforma en école de petites filles que dirigérent avec dévouement les Sœurs de St-Joseph de Cluny jusqu'à l'époque de sa laicisation, qui se fit tardivement.

En 1902 les institutrices laïques s'occuperent de l'établissement qu'elles firent prospérer, élargissant les programmes d'études qui permettent aujourd'hui à leurs élèves, à la fin de leurs classes, de subir avec succès les examens du brevet, l'idele à sa destination. l'Ecole Joinville est toujours regle-

la maison consacrée à l'instruction publique,

7 Avril 1921.

D' H. AZÉMA.

# Un Poète : M. LOUIS LE CARDONNEL

# CONFÉRENCE

FAIT

A L'HOSPICE ST FRANÇOIS D'ASSISE

le 6 Octobre 1921 .

PAR

H. FOUCQUE

Mayor of C'Académie de La Réunion